

vous le jure, mais pour la protéger, reçurent plus d'une égratignure dans la bagarre. Elle se défendait comme un lionceau en bas âge, mais avec une vigueur surprenante.

A la fin, vaincue, elle se laissa tomber sur le coussin.

Je n'ai que ce que je mérite ! fit-elle d'un air sombre. Mais c'est une indignité ! Un galant homme ne se conduit pas ainsi !

J'avais tiré mon mouchoir et j'étais les gouttelettes de sang qui venaient à la surface de mes égratignures.

Je lui montrai la batiste marbrée de petites taches roses.

Est-ce que tu crois, dis-je qu'une demoiselle bien élevée se conduit ainsi ?

C'est bien fait répliqua-t-elle, et je recommencerai tous les jours !

Tous les jours ?

Toutes les fois que tu seras grossier !

Alors, ma chère, lui dis-je, ce n'est pas la peine de nous marier ! Nous pouvons nous quereller sans cela.

Bien entendu ! Adieu, je m'en vais. Bon voyage ! Elle allait sauter. Je la calmai d'un mot.

Retourne à la maison, j'ai oublié quelque chose, dis-je à mon Finnois, que tout ce tapage n'avait réveillé qu'à demi.

Il grogna bien un peu, mais la promesse d'un rouble de pourboire donna des ailes à la jument boiteuse et nous roulâmes bientôt vers la maison de ma tante, tous deux fort bourrus, et chacun dans notre coin.

L'angle du jardin apparut bientôt. J'allais déposer Clémentine où je l'avais prise, elle fit un geste négatif.

Eh bien ! dit-elle, que penseraient de moi ? Il faut que tu me ramènes au perron.

Mais on me demandera des explications !

Dis ce que tu voudras : la vérité, si tu veux !

Elle se recogna, maussade. Cho-se très singulière ! nous n'étions

plus fiancés, et nous n'avions pas cessé de nous tutoyer. A vrai dire, c'était une habitude de nos jeunes années, que nous avions eu beaucoup de peine à perdre : on n'est pas cousins pour rien.

Le tarantass s'arrêta devant le perron, à l'ébahissement général de toute la maisonnée, accourue au bruit des roues. Ma tante dominait toute la famille de sa haute stature, exhaussée de sa maigreur phénoménale.

Mon Dieu, Pierre, quest-ce qu'il y a ? s'écria la digne femme bouleversée.

Ma cousine m'avait fait un bout de conduite, je vous la ramène.

Clémentine descendit prestement et s'enfuit dans sa chambre pour éviter les reproches de sa mère sur son manque de convenance.

Elle t'a dérangé de ta route, Pierre, me dit mon excellente tante ; pardonne-lui, c'est une enfant mal élevée.

Je n'ai rien à lui pardonner, ma tante, répondis-je de mon mieux : mais il est bien vrai que c'est une enfant.

Je repartis aussitôt, plus léger qu'une plume, je m'endormis et n'ouvris plus les yeux jusqu'à Péterbourg. Vous me demandiez ce que j'avais fait de ma cousine après l'avoir enlevée ? Voilà ce que j'en ai fait, et si Platon y trouve à redire, je suis prêt à accepter ses reproches.

Platon était le comte Sourof, qu'on plaisantait souvent de ce prénom, si bien d'accord avec sa sagesse et sa philosophie souriante.

Platon n'y voit rien à redire, répliqua celui-ci, mais ton histoire est excellente, et tu nous as bien amusés. Je te vote une plume d'honneur.

Assez bavardé ! Des cartes ! cria un de ceux qui avaient dormi.

On apporta des cartes et des rafraîchissements. Le reste de la soirée s'écoula comme toutes les soirées de ce genre.

VI

Le lendemain était un dimanche. Pierre goûtait encore les douceurs d'un lit peu moelleux, quand le comte Platon entra dans sa cabane et vint s'asseoir auprès de son oreiller.

Le jeune officier bâilla deux ou trois fois, s'étira de toutes ses forces et tendit la main à son ami.

J'ai la tête un peu lourde, lui dit-il, j'aurai trop dormi.

Non, fit Platon en souriant, tu as trop bu.

Moi ? Oh ! peut on calomnier ainsi un pauvre officier, innocent comme notre mère Ève !

Après le péché ?

Avant !

Soit ! mettons que tu n'as pas trop bu... tu as trop parlé.

Hein ? fit Pierre en se mettant sur son séant. J'ai trop parlé ? Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit des bêtises ?

Pas précisément. Tu as raconté une certaine histoire d'enlèvement qui, si elle est vraie...

Ah ! s'écria Pierre, j'ai parlé de ma cousine Dosia !

Tu as parlé d'une cousine Clémentine, tu as eu l'habileté de ne pas trahir son vrai nom ; mais, mon pauvre ami, tu as fait de cette jeune fille un portrait si original et si ressemblant, que le moins habile la reconnaîtrait.

Pierre, désolé, se baïançait tristement, le visage caché dans ses deux mains.

Animal ! s'écria-t-il, triple sot ! Et qu'est-ce que j'ai bien pu dire ?

Platon lui esquissa en quelques mots le récit de la veille.

Ah ! soupira Pierre satisfait, je n'ai pas brodé au moins ! Je n'ai dit que l'exacte vérité. "In vino veritas" Et tu m'as laissé aller, toi, la Sagesse ?

Comment veux-tu arrêter un homme un peu gris qui s'amuse à amuser les autres ? Tu as eu un succès fou avec ton histoire.

Le front de Pierre s'éclaircit : on n'est jamais fâché d'apprendre qu'on